Document generated on 05/15/2024 10:49 a.m.

Jeu
Revue de théâtre

Adapter
Le choix de trahir

Claude Poissant

Number 56, September 1990

Traduction théâtrale

URI: https://id.erudit.org/iderudit/224ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Cahiers de théâtre Jeu

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Poissant, C. (1990). Adapter : le choix de trahir. *Jeu*, (56), 69–72.

Tous droits réservés © Les Cahiers de théâtre Jeu, 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

adapter : le choix de trahir

en vrac

L'adaptation. Est-il préférable d'adapter une œuvre dramatique étrangère à la réalité immédiate du public visé? Faut-il plutôt présenter la réalité étrangère et laisser le public composer avec les différentes dimensions d'une œuvre, y compris son contexte social et culturel parfois méconnu? L'adaptation. Est-ce un travail d'auteur, de metteur en scène, de sociologue? N'est-ce pas déjà une forme d'adaptation que de laisser des Québécois jouer une pièce russe ou allemande? Les pièces contemporaines des autres pays de la francophonie sont rarement mises en scène au Québec. Est-ce une question de dramaturgie? Ou est-ce une question de langue française et de la difficulté de s'approprier une autre culture quand la langue est la même mais le langage différent? Quand on adapte, on transforme l'œuvre, on trahit l'auteur. La traduction n'est-elle pas plus traîtresse que l'adaptation? Mal de tête.

«pièces en transit»

1988, Limoges, Festival international des francophonies, le Centre d'essai des auteurs dramatiques propose à plusieurs pays une expérience fragile. Comment une bonne pièce fait-elle le passage entre ses racines et une autre culture de langue française?

Lecture des *Voyageurs* de Madeleine Laïk, lors de l'événement *Pièces en transit*, à Limoges, en octobre 1988. Photo : Alain Chambaretaud.

De façon pratique, Limoges fut le carrefour de neuf jours d'ateliers pour quatre équipes de créateurs stratégiquement répartis. Je me retrouve le metteur en scène d'une de ces équipes, composée d'une auteure française et de cinq comédiens d'Afrique, soit une Sénégalaise, une Malienne et trois Maliens. Bien que le jeu soit clair — il faut arriver à un compte rendu de notre réflexion par le biais d'une lecture publique —, les règlements sont à définir. La pièce de Madeleine Laïk sur laquelle nous travaillons est poétique, elle se déroule dans un autobus, le 68, qui traverse Paris; les personnages, couples, enfants, vieillards font un retour sur leur quotidien et espèrent que cet autobus les guidera vers un ailleurs moins routinier, un imaginaire affectif.

Les embûches se sont multipliées. On peut imaginer les différences culturelles entre Paris et le Mali. Même si les comédiens comprenaient très bien le sens de la pièce, appréciaient ses qualités d'écriture et faisaient tout pour se mettre en bouche cette fable poétique très française, la situation restait complexe. Plusieurs scènes de la pièce présentaient des pièges pour la culture africaine. Considérant qu'un pourcentage minime de la population africaine (ici malienne) assiste à des représentations théâtrales, les artistes dramatiques africains créent et inventent avant tout un théâtre d'affirmation, un théâtre en crise d'identité. Et chaque parcelle d'Afrique se prend en main de façon personnelle. Là où le bât blesse, c'est que le théâtre plus institutionnalisé est joué en français afin d'être entendu partout, alors que leurs dialectes (et ils en possèdent beaucoup) proposent une émotion plus juste, plus profonde, loin de toute colonisation.

Dans une expérience comme la nôtre à Limoges, la question qui a suscité la plus complexe des réponses fut : joueriez-vous cette pièce, *les Voyageurs* de Madeleine Laïk, chez vous à Bamako?

Réponses :
Oh oui, peut-être, mais pourquoi? Non, même si la pièce est belle, elle a trop peu d'intérêt pour notre public. Où est l'urgence?

Oh non, parce que le public n'a pas les références culturelles suffisantes pour saisir cet autobus qui refait le trajet de mai 68. Le public veut se reconnaître pour évoluer d'abord de l'intérieur. Mais toutes les scènes de l'enfance s'adapteraient très facilement à notre culture.

Oh oui, si la pièce est jouée par des Français en tournée, mais nous, nous trahirions et la pièce et notre public.

Oh cette pièce est un objet trop cérébral par sa forme, elle n'est pas dans notre ventre.

Somme toute, le théâtre intimiste de la pièce de Laïk, sa forme (poème dramatique à plusieurs voix) et son contenu très urbain-parisien, fut un très bon choix pour créer une polémique autour du transit des pièces dans différentes francophonies. Adapter apparaissait donc une solution possible. Car au Mali, même si on n'adapte pas nécessairement Shakespeare, Iago est aussi noir qu'Othello. On joue Lorca aussi à Bamako. Du théâtre épique aussi. Mais en majorité, la production est locale, les auteurs bien africains. Notre adaptation s'est donc, question de temps, limitée à quelques scènes, et nous n'avons touché qu'aux dialogues, respectant le caractère très insolite de l'œuvre. Le résultat fut sympathique et permettait de voir comment on tenterait de garder l'attention des spectateurs africains (exercice hypothétique), tout en ne changeant pas la saveur de l'œuvre. Ainsi, nous avons même ajouté à une scène traitant de sexualité, où les tabous sont autres et les conventions parfois contraires, un petit conte humoristique sénégalais à saveur grivoise. C'était une façon de commenter les différences de l'objet théâtral pour chaque culture et les raisons émotives qui relient chaque acteur à un espace scénique.

La lecture publique a eu lieu, entrecoupée de mes commentaires sur la façon dont nous avons envisagé l'atelier. L'auteure a tenu à préciser qu'elle s'était retirée du jeu par désaccord. Trahison! Les penseurs français ont rugi. Les comédiens belges ont souri. Les Québécois sont restés solidaires du jeu. Les Africains se sont amusés et ont vivement répliqué aux colonisateurs d'arrêter de leur dire que leur théâtre est typique et charmant. Et moi, je généralise à peine. Un peu.

Un an plus tard, je dirige une lecture de la même pièce à la Salle Fred-Barry avec des comédiens québécois. Sans adaptation aucune. Le public s'emmerde un peu. Du théâtre joli mais qui ne mène nulle part. Nous sommes des nègres blancs. Les noirs sont juste plus polis.

et alors

Alors je réfléchis et j'ose. Oui, adapter c'est trahir, et tant mieux. Trahir pour la bonne cause. Pour faire entendre ce qu'on a envie de dire. C'est un travail de mise en scène avant tout. De création et de re-création. En fait, c'est l'auteur qui se sent trahi. L'œuvre est la plupart du temps respectée. Une œuvre n'est jamais morte, elle voyage, elle n'est pas sacrée, sinon c'est la stérilité, la mort du corps théâtral, et la parole s'endort au musée.

Le sujet est vaste. Les opinions ont besoin de nuance. Moi, je crois aux choses qui bougent, je ne suis pas contemplatif, le génie est un mot trop commun, et l'auteur ne devrait plus souffrir quand il a accouché. Le reste n'est que de la critique. Je ne sais pas ce que Kôbô Abe dirait de mon adaptation de sa pièce *les Amis*, mais je sais que moi j'aime beaucoup sa pièce. Bien que son propos m'ait conquis,

«[...] adapter c'est trahir, et tant mieux. [...] En fait, c'est l'auteur qui se sent trahi. L'œuvre est la plupart du temps respectée. Une œuvre n'est jamais morte, elle voyage, elle n'est pas sacrée.» Sur la photo : *les Amis* de Kôbô Abe, adaptés et mis en scène par Claude Poissant à l'Espace Go. Photo : Robert Laliberté.

la traduction française que j'en ai lu n'avait aucune résonance dans les cages de nos acteurs. Et comme je ne comprends rien du japonais, je suis allé voir du côté des Américains. Cette fois (c'est sans doute un hasard), j'étais ému et j'atteignais mon but. Il ne s'agissait plus que de traduire. Et de trahir un peu plus.

À mes risques et périls.

claude poissant